



Présentation

Jean-Marc Gouanvic

Volume 3, Number 1, 1er semestre 1990

L'agora de la traduction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/037054ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/037054ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (print)

1708-2188 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gouanvic, J.-M. (1990). Présentation. *TTR*, 3(1), 7–12.

<https://doi.org/10.7202/037054ar>

Présentation

L'agora de la traduction

Les commentateurs — y compris les traducteurs eux-mêmes, ceux qui s'expriment sur leur travail —, les théoriciens et les historiens de la traduction ne répugnent pas à user de métaphores pour décrire ce qui serait de l'essence de la traduction. Judith Woodsworth a, dans le premier numéro de *TTR*, amorcé un répertoire de ces métaphores¹. Presque exclusivement centrées sur l'opération de traduction prise au sens restreint de passage du sens d'un message d'une langue dans une autre, ces images relèguent au second plan d'autres composantes qui déterminent en profondeur le traduire. Ces composantes sont liées notamment aux publics source et cible, aux cultures émettrice et réceptrice, à la nature des textes et à leur poésie propre, aux langues de spécialité. Mais il y a plus: elles laissent dans l'ombre le fait que la traduction est un espace privilégié de la parole publique, un lieu discursif dont les enjeux dépassent le sujet individuel, qu'il soit auteur ou traducteur (et leurs avatars métaphoriques).

-
1. «Traducteurs et écrivains: vers une redéfinition de la traduction littéraire», *TTR*, I(1), pp. 115-125. L'auteure relève, entre autres, les métaphores à charge péjorative de Montesquieu (analogie à caractère numismatique), Madame de Staël (analogie musicale), André Gide (analogie hippique), ainsi que de Burton Raffel, V. Nabokov, Gregory Rabassa, P.B. Shelley, et celles, à charge positive, de Philip Stratford (le traducteur est un contrebandier), Jackson Mathews (le traducteur est un amant), John Glassco (le traducteur est un missionnaire qui accomplit une tâche sacrée). En outre, l'auteure présente un début de catalogue des métaphores traductionnelles faisant fond sur le préfixe «trans-», transfert, transporter, transmission, transposer, transformation, transmuter, transmigration, translucide, transplanter, transfuser.

Dans l'univers où nous vivons, médiatisé, «globalisé», il ne paraît pas excessif de concevoir que la traduction assume une fonction de circulation et d'échange des idées et du savoir, des cultures et des productions artistiques, quelles que soient les langues en présence. À l'instar de l'agora de la Grèce antique, la traduction serait le lieu où convergent et se négocient ces activités humaines dont la particularité est de relever de la sphère publique. Lieu éminemment social où s'opèrent les échanges politiques (dans les assemblées de citoyens), où commercent les artisans et les marchands, centre administratif et lieu de la mémoire publique par la conservation des archives, centre intellectuel et artistique (par ses bibliothèques et ses théâtres), centre religieux... Si donc la traduction tient de l'agora grecque par le caractère polymorphe des activités dont elle a à connaître, elle est par nécessité lieu de responsabilité éthique et politique. On peut aussi noter, en filant la métaphore, que la traduction est de ces agoras à aire ouverte (du type d'Athènes) bien plus que de celles à aire fermée (du type de Messène), car la traduction n'est ni close sur elle-même, ni statique. Elle est dynamique, son centre de gravité se déplaçant *dans* l'histoire, tout en étant *productrice de* l'histoire. On a même vu des agoras transférées sur de nouveaux sites, refondées en quelque sorte; et là encore l'analogie est féconde pour la traduction, car le destin de cette dernière est aussi d'être lieu mobile soumis au changement socio-historique, dont la richesse est liée à l'inachèvement: il suffit de penser à ces traductions re-traductions des œuvres du passé. Comme si les diverses époques tentaient de retrouver une part de leur vérité dans le miroir de textes fondateurs.

*
* *

La traduction est un espace où peuvent et *doivent* être abordées ces questions diverses et multiples dont le titre de la revue *TTR (Traduction, Terminologie, Rédaction: Études sur le texte et ses transformations)* témoigne, sans exclusive portée contre quelque discipline que ce soit. Jean-Yves Dugas et Christine Portelance traitent de problèmes de terminologie; Gérard Deledalle de la traduction du philosophe et sémioticien américain Charles S. Peirce; Vera Vidal de la thèse de l'indétermination de la traduction selon le philosophe américain W.V.O. Quine; André Daviault et Aurélia Roman de questions artistiques: la traduction du théâtre latin (A. Daviault) et la traduction en français des premiers et derniers poèmes d'Eugène Ionesco (A. Roman). Enfin, la chronique régulière (à plusieurs voix) des publications qui nous sont envoyées est cette fois tenue par Donald Bruce, André Lefevere,

Judith Woodsworth. Il y est question de théories de la traduction, de «*précis-writing*» et de communication interculturelle.²

*
* *

Christine Portelance étudie le problème de la définition terminologique spécialisée dans l'optique d'une application informatique à venir. Pour cela, elle commence par faire un état rapide des questions philosophiques (philosophie des sciences et philosophie du langage) qui sous-tendent l'intelligibilité et la circulation des concepts, en se référant en particulier à Jackendoff, Kuhn, Lichnerowicz, Polanyi et Popper. Cela fait, l'auteure rend compte des résultats de ses recherches sur les processus de dénomination à partir d'une étude de syntagmatique d'un corpus de quelque 8000 syntagmes appartenant au domaine de l'électronique. Elle constate que l'articulation des plans paradigmatique et syntagmatique dans la dénomination correspond à une dynamique interne propre à une nomenclature. C'est cette dynamique qu'elle propose de nommer «*potentiel de dénomination*» en vue de l'édification d'un système de définitions informatisé.

Jean-Yves Dugas aborde lui aussi la question de la dénomination, mais en se concentrant sur l'étude de la dénomination collective des habitants d'un lieu, et cela dans une optique interlinguistique. Examinant les mots en usage en français, anglais, italien, espagnol, allemand, néerlandais, danois, norvégien, tchèque, basque, portugais, hongrois, russe, roumain, l'auteur constate la pléthore de désignations; et il propose, avec Charles Bruneau, Albert Doppagne *et al.*, de redonner vie au vieux mot français de «*gentilé*». L'auteur termine en souhaitant que les jeunes chercheurs s'attaquent aux problèmes de la terminologie onomastique, ce domaine étant d'une constitution relativement récente.

L'ensemble de ce numéro de *TTR* aurait pu être placé sous le signe — sans jeu de mots — de l'article de Gérard Deledalle, «*Traduire Charles S. Peirce; le signe: le concept et son usage*». Le traducteur français de Peirce pose en effet les questions suivantes: Comment se fait-il que Peirce, «*théoricien de l'éthique terminologique et gardien vigilant, sa vie durant, de la morale terminologique*» ait si souvent changé de terminologie? Le commentateur, quelle que soit sa langue, doit-il prendre les mots au pied de la

2. Je rappelle aux auteurs et aux éditeurs qu'ils doivent faire parvenir à la rédaction de la revue (voir l'adresse à la page de la rédaction) les ouvrages qu'ils souhaitent voir commentés dans la revue.

lettre ou doit-il refaire le cheminement de l'auteur pour découvrir à qui il s'adresse? Le traducteur, enfin, doit-il s'en tenir aux mots du texte original ou doit-il «traduire» la pensée de l'auteur en fonction des deux publics, celui de l'auteur et le public-cible de la traduction? Pour répondre à ces questions, Gérard Deledalle compare les concepts de «signe» chez Peirce et chez Saussure, puis il replace les textes de Peirce à traduire dans leurs contextes, dans l'évolution de la pensée de leur auteur et examine leur relation avec les catégories aristotélico-kantiennes de l'être et de la substance. La critique de ces catégories (ou plutôt de leur mode de relation) est, pour Peirce, une étape vers l'édification de la théorie de la hiérarchie des catégories et de la phanérocopie. Enfin, pour communiquer il faut bien jeter des gâteaux à Cerbère, selon la formule de Peirce lui-même, et le traducteur doit tenir compte de cette composante pour transmettre la pensée de l'auteur. Dans sa stratégie de communication de la pensée du sémioticien américain, l'auteur de l'article dégage quatre périodes dans l'évolution de la pensée de Peirce. Et il conclut en esquissant une théorie de la traduction à partir de la théorie triadique du signe selon Peirce: traduire le representamen, traduire les objets du discours, traduire les interprétants.

Il y a parfois de quoi s'étonner du mutisme de certains penseurs contemporains sur les questions de traduction³. Le philosophe américain W.V.O. Quine n'est pas de ceux-là. Vera Vidal le montre, la traduction est l'une des pièces maîtresses sur laquelle s'appuie sa réflexion. Cherchant à comprendre la nature des rapports entre le langage (le discours) et la réalité sensible, le philosophe choisit d'analyser deux situations: l'apprentissage de sa langue maternelle par l'enfant et le cas de la «traduction radicale». À partir de prémisses behavioristes et naturalistes, Quine aboutit à un holisme sémantique et à sa thèse de l'«inscrutabilité» de la référence: selon le philosophe, il serait impossible, à partir de l'observation du comportement des locuteurs, de déterminer à quelle signification et à quelle référence on a affaire en situation de communication. La traduction radicale présente une illustration exemplaire de cette thèse. Elle consiste à conjecturer une situation où deux linguistes ne connaissant rien d'une langue (et de la culture de ses locuteurs) entreprennent séparément d'élaborer un manuel de traduction de cette langue. Quine pense que ces linguistes en situation de traduction radicale produiront des manuels de traduction différents, incompatibles du point de vue logique, mais com-

3. C'est là l'un des sujets qui seront abordés dans le numéro spécial de *TTR* «Traduire la théorie» que dirige Sherry Simon. Voir l'annonce dans ces pages.

patibles avec les comportements du peuple observé: «en cas de conflit entre deux traductions bien appuyées sur des données d'observation, on ne sait plus comment décider laquelle est correcte». Comme le souligne Vera Vidal, la thèse quinquéenne de l'indétermination de la traduction ne conduit pas à proclamer l'impossibilité de toute traduction⁴, mais à affirmer la multiplicité des traductions possibles, logiquement incompatibles et empiriquement équivalentes. Une telle position paraît-elle tenable aux traducteurs et aux traductologues? Il y aurait certainement matière à débat.

André Daviault, dans «Quelques problèmes de traduction de textes de théâtre latin», présente certaines des difficultés que rencontre le traducteur moderne quand, pour interpréter le texte, il doit spéculer sur la nature des référents socio-culturels. L'interprétation des mosaïques latines du III^e ou du IV^e siècle (après J.-C.) récemment mises au jour dans la province de Puente Genil (Andalousie) ne va pas sans mettre à l'épreuve l'érudition et la sagacité du traducteur, même si — fait exceptionnel — elles offrent un texte suivi en quatre épisodes (comme peuvent l'être nos bandes dessinées). André Daviault, à qui il a été demandé d'établir le texte et d'en faire la traduction commentée, présente ici un échantillon des résultats et certaines interrogations sur cette scène dialoguée de géranomachie, épisode illustrant la lutte légendaire des grues contre les pygmées. Conjecturant d'abord un lien avec le genre du mime, l'auteur en vient à voir dans ces scènes et dans ces personnages de l'*uxor Mastale*, du fils *Geryo* et du père de la *gens Ceruia* une influence générale du théâtre comique et du tragique parodié. Cela n'en résout pas pour autant de façon certaine l'énigme que constitue pour nous le cri de désespoir de l'*uxor Mastale*: «*decolata sum*». Comme l'écrit l'auteur dans son introduction, «notre éloignement temporel de cette civilisation mixte, espèce de synthèse d'acculturations successives», rend la tâche du traducteur difficile et tributaire des progrès faits dans la connaissance de la civilisation latine.

Traductrice en français des *Élégies roumaines* d'Eugène Ionesco, Aurélia Roman offre aux lecteurs de *TTR* en quelque sorte la primeur des premiers poèmes du grand dramaturge franco-roumain. Cette étude d'A. Roman a aussi — et peut-être surtout — pour but de situer l'œuvre de l'auteur de *la Cantatrice chauve* dans la perspective de la traduction. Avec Ionesco, on est en effet

4. Voilà qui, remarquons-le au passage, rend non pertinente la vieille question de l'impossibilité de la traduction posée par Georges Mounin dans *Problèmes théoriques de la traduction* (1963).

face à un problème de traduction-expression tout d'abord au sens — cela va de soi — de l'auteur qui traduit sa pensée pour lui donner corps et la faire partager et ensuite au sens du traducteur qui doit penser en enfreignant les frontières des langues et des cultures, son histoire personnelle l'y contraignant. «Enfreindre», «contraindre», ces verbes aux connotations chargées d'angoisse marquent l'héritage d'expatrié de l'écrivain. Car, même si cette effraction est porteuse de la vision du monde d'un des plus grands dramaturges de notre siècle, pour Ionesco le jeune aussi bien que le moins jeune, le statut bi-culturel n'est pas vécu comme heureux. Et c'est bien là le miracle opéré par l'écrivain d'avoir su traduire dans son œuvre les aspirations vivantes des intellectuels de la Roumanie de l'entre-deux-guerres, comme le montre A. Roman. Mais cette dernière fait plus: en traduisant ces «premiers et derniers poèmes» de Ionesco, elle a pu vérifier que le théâtre ne peut guère se passer de ces œuvres si l'on veut le mettre dans une lumière vraie. Il est à espérer que *les Élégies pour petits êtres* et *les Élégies grotesques* soient bientôt accessibles en traduction française et anglaise. C'est en effet le projet de la traductrice de publier en édition trilingue ces poèmes, accompagnés de dessins de Ionesco lui-même, comme il en a manifesté le désir. A. Roman ne présente ici qu'une partie des *Élégies pour petits êtres*. Elle prépare une étude sur *les Élégies grotesques*, dans laquelle elle poursuivra l'exégèse de l'œuvre théâtrale à partir de ces dernières.

*
* *

Immédiatement après cette présentation, le lecteur trouvera une brève notice annonçant la disparition de l'un des pionniers au Canada de la réflexion sur la traduction, Jean Darbelnet. Dans son prochain numéro (le volume III, n° 2, 2^e semestre 1990), *TTR* publiera un article de Geneviève Mareschal sur son œuvre. Ce numéro sera pour partie consacré au thème principal du dernier congrès de l'Association canadienne de traductologie (Victoria, 1990), «la Traduction des textes sacrés», sous la direction d'Alexis Nouss.

Jean-Marc Gouanvic
Université Concordia